LES

FAMILLES SOUVERAINES

EN EUROPE.

L'impératrice douairière de Russie et la princesse de Galles se sont donné rendez-vous à Copenhague, auprès de leur mère, la reine de Danemark, et ce sera là une sorte de congrès féminin en faveur de la Grèce qui, par un bonheur singulier, a pour elle les femmes et la politique de sentiment, en face des hommes d'Etat et de la politique savante.

Qui l'emportera ?

On a souvent parlé du bonheur familial de la famille royale de Danemark, qui, perdant les duchés, à peu près la moitié de son territoire, a cependant placé un de ses princes sur le trône de Grèce et a donné une impératrice à la Russie et une future reine à l'Angleterre. Mais ce n'est là rien d'étonnant, et si nous voulons rechercher la fortune politique de la famille de Holstein-Oldenbourg, qui règne en Danemark, c'est plus haut qu'il faut remonter. L'ancêtre commun est Frédéric Ier, roi de Danemark, mort en 1533. De là, les branches différentes qui ont régné en Danemark et Norvège, celle des ducs de Holstein-Sœnderbourg à laquelle appartient l'impératrice d'Allemagne, la branche cadette qui règne actuellement en Danemark et en Grèce, les duc de Holstein-Glucksbourg, branche éteinte au siècle dernier, et les Holstein-Gottorp qui règne actuellement en Russie et dont une branche cadette a régné en Suède et règne encore dans le grand-duché d'Oldenbourg.

La branche de Suède s'est éteinte avec le prince de Vasa dont la fille est la reine de Saxe.

Ainsi cette famille a occupé huit trônes, et en occupe encore quatre : le Danemark, la Grèce, le grand-duché d'Oldenbourg et la Russie.

C'est une chose curieuse que, dans l'histoire de l'Europe ce sont toujours les mêmes qui se sont partagé le gâteau. Sous des noms différents il n'y a que très peu de familles souveraines, et les nouvelles dynasties, comme les Hohenzollern et les Bonapartes, sont à peu près introuvables depuis le moyen âge.

Evidemment Napoléon Ier a peuplé l'Europe de nouveaux rois. Il a distribué les trônes, comme d'autres les préfectures ; il a fait de Joseph un roi de Naples, puis un roi d'Espagne ; de Jérôme, un roi de Westphalie ; de Louis, un roi de Hollande ; des électeurs de Saxe et de Bavière, des rois ; de Murat, un roi de Naples, et Bernadotte est devenu roi malgré lui. C'est aussi le seul dont la descendance règne encore.

C'est là une épopée qui n'a pas son pendant dans l'histoire, mais d'autres familles souveraines ont eu par des alliances ou des conquêtes d'aussi nombreuses couronnes.

Les Capétiens sont la souche de la maison de Bragance qui a régné en Portugal et au Brésil, et les Bourbons, qui ont régné en France, en Espagne, à Naples et à Parme, règnent encore en Espagne.

Les Hapsbourg ont réuni les couronnes d'Autriche, d'Espagne, des Flandres, d'Allemagne, de Portugal et de Hongrie.

La famille de Lorraine, qui leur a succédé et qui remonte, dit-on, à Charlemagne, a conservé la couronne impériale d'Autriche et la couronne royale de Hongrie, mais elle a régné en Lorraine, en Toscane, à Modène, et un instant au Mexique, avec Maximilien.

Les Guelfes se sont éteints au moyen âge, mais ils ont été renouvelés par la maison d'Este dont la branche ainée a régné à Este et Modène jusqu'au commencement de ce siècle, et l'autre, celle des Guelfes, a régné au Brunswick, au Hanovre, et règne encore en Angleterre, avec la reine Victoria.

La famille de Nassau a eu les trônes de Nassau, des Pays-Bas et d'Angleterre ; elle n'a plus que le grand-duché de Luxembourg et la Hollande, dont l'héritière, la reine Wilhelmine, amènera, par son mariage, une nouvelle dynastie aux Pays-Bas.

Les Hohenzollern sont la moins ancienne de toutes les familles régnantes, à part les Barnadottes ; ils sont au faîte et ont donné un roi à la Roumanie.

Mais la plus heureuse de toutes les maisons souveraines est assurément la famille de Saxe, et spécialement la branche de Saxe-Cobourg-Gotha qui règne actuellement dans le duché de Saxe-Cobourg, en Portugal, en Belgique, en Bulgarie, et va régner en Angleterre avec le prince de Galles.

Comme on le voit, ce sont toujours les mêmes qui conduisent les peuples, et cela est vrai partout, même dans les républiques, en renversant les rôles.

Et comme conséquence, les dynasties vraiment nationales sont des plus rares parmi les grands peuples d'Europe.

L'ACADEMIE.

L'illustre Académie,
Qui fait de tout la toilette,
Quand elle est votre amie
Des hommes immortels.

Des Immortels qui, même,
Par un singulier sort
De justice suprême,
Sont morts avant la mort,

Sacra, l'autre semaine
De par sa volonté
Deux Grands de chair humaine
Pour l'immortalité.

Le *Premier* est un homme
Très noble et pas commun,
Fort estimé par Rome
Et s'appelant Mun.

En eut-il, il est comte,
Et, dans nos temps sans rois,
Un comte toujours compte
Par naissance et par droits.

Qui sait si l'Anarchie
Ne jouera pas demain
Son tour de monarchie
Au détour du chemin !

Mais il faut qu'on connaisse
Que de Mun cuirassier
Dans sa verte jeunesse,
N'est point un épicier.

Il a de la parole,
Et c'est très franchement
Que de Mun joue un rôle
Honnête au Parlement.

Si le Socialisme
N'était pas une erreur,
Comme un cannibalisme
D'épouvantable horreur,

Ainsi que le déclare
On n'est autre on est un,
Millionnaire rare,
Que serait donc de Mun !

Car monsieur de Mun pense
Que le mien ou le tien
Nullement ne dispense
L'homme d'être chrétien.

Et tout bon moraliste,
Qui pense aux malheureux,
Est un socialiste
Très sage et généreux.

Le pur christianisme
De l'Evangile Saint
Doit être un communisme
Différent dans son sein

Et les premiers apôtres,
Valant certainement
Beaucoup mieux que nous autres,
Vécurent *fraternellement*

Vécu, selon le Maître
Qui mourut sur la croix
Par l'ordre du Grand Prêtre,
Un Calphe, je crois.

Mais passons sur ces choses
Qu'on oublie en vivant,
Et qui sont lettres closes
Pour beaucoup, trop souvent.

Le *Second* est un homme
Connu par un chacun,
Erudit, qui se nomme
Hanotaux C'est quelqu'un.

Archivi-tes et ministre,
D'abord, en premier lieu,
Sans être aussi sinistre
Que Picssis Richelieu,

Il a fait une *Histoire*
Sur le grand Cardinal,
Et—chose bien notoire—
Un livre original.

Ses *Villes retrouvées*
Sont bien certainement
Des œuvres achevées,
Tout un haut monument

De merveilles antiques,
Où l'on peut retrouver
Jusqu'aux vieilles boutiques
Des temps qui font rêver,

Et des temps où les hommes,
Cyclopes merveilleux,
Disent que nous ne sommes
Que des nains orgueilleux.

Exemple : La coupole
D'un Institut de nom
Vaut-elle l'Acropole,
Avec ses Parthénon ?

Autre exemple : Carthage
Vaut-elle moins sans arts,
Pour son temps et son âge,
Que Londres aux brouillards ?

Mais passons. L'autre titre
D'Albert Hanotaux est
Qu'il est presque l'arbitre
Du présent *Cabinet*,

—Cabinet de Méline,
Madré sinon matois,
D'allure un peu feline,
Au demeurant, courtois—

Et qu'il ferait peut-être,
Si point ne lui fallait
Paraître et disparaître,
Un peu mieux qu'un valet.

Ces Parlements sinistres,
Et grotesques pourtant
Vous mangent les ministres
A titres ragoûtant.

Leur gargantualisme
Sans mesure et raison
Est un cannibalisme
Qui craint peu le poison.

Pourtant l'Académie
Est un maigre repas
De trop vieille momie,
Qui ne redoute pas

Tous ces grands carnivores
Parmi lesquels—pardon !—
On voit des herbivores
Préférant le chardon.

Mais non, l'Académie
Qui vous fait immortel,
N'est pas autant momie
Que le dit tel ou tel.

Respectons son grand âge,
Nous rappelant toujours
Que l'on doit être sage
A la fin de ses jours.

Les vieux, par défaillance
De l'esprit abattu,
Ont perdu la vaillance,
Mais conquis la vertu.

Ils le *veulent* encore,
Comme dit le Picard
De l'humaine pécore,
Mais ne le *peulent*.... car....

Donc, Hanotaux peut faire
Un Académicien
Qui des autres diffère
Par le mieux. Et c'est bien.

Alors, qui—sauf peut-être
Zola cet animal
Qui veut passer pour maître—
Peut dire que c'est mal ?

Gustave Hanotaux aime
Assez peu les Anglais ;
Et j'avouerai moi-même
Que les Anglais sont laids ;

Qu'ils sont faux et voraces,
Requins appartenant
A la pire des races
De l'ancien Continent,

Et que leur Angleterre,
Avec son léopard,
Veut dévorer la terre
Entière pour sa part.

Je suppose de même
Que Gustave Hanotaux,
En Français de souche, aime
Très peu les Hottentots.

Les Hottentots de Prusse,
Et qu'il n'a, s'étant fait,
Comme nous, un peu Russe,
Commis aucun forfait.

Aussi, point n'abomine
Hanotaux pour cela,
Et le croit que sa mine
Est française par là.

Mais s'il est anglophobe,
Sans l'être trop pourtant,
Comme aussi prussophobe
Au moins trois fois autant,

Hanotaux paraît être
Moins franc ou peu courtois,
Plus faible à son traître,
Au pays des Crétois.

On ne le comprend guère
Dans cette question
De Crète, Grèce, guerre,
Et de confusion.

Est-ce qu'entre la Grèce
Au souvenir charmant

Et la ville bourgeoise
Du pays musulman,

On hésite un quart d'heure,
Ayant pour de l'airain
Et fort il que l'on pleure,
Pensant à Navarin ?

La Grèce c'est Homère,
Sophocle, les vivants,
Les Immortels, la mère
Sacrée à nos vingt ans.

La Grèce, c'est Athènes,
Où jadis a tonné
La voix de Démosthènes,
L'orateur *couronné*.

La Grèce aux Thermopyles,
La Grèce à Marathon,
La Grèce avec ses piles
A Xercès,—le sait-on ?—

Est l'éternel poème
D'un petit peuple grand,
Qu'on admire, qu'on aime,
Qu'on met au premier rang.

Enfin, Académie,
Qui, main sous le menton,
Parais être endormie
Souviens-toi de Platon.

Souviens-toi qu'*Académie*,
Aux temps des Grecs anciens,
Fut le premier lui même
Des *Académiciens*.

J. C.

L'OBSTACLE.

Conte inédit par M. André Picard.

—Il est de mode, à présent, fit en ricanant mon ancien ami, le peintre Philippe Saturlay, de s'apitoyer sur les femmes, d'exalter leur soi-disant faiblesse. Sous leur grâce et leur douceur apparentes, sous la candeur de leurs fronts, sous le pur cristal de leurs yeux, sait-on, cependant, sait-on ce qu'*elles* cachent parfois en elles de pervers et de mystérieux, de force destructrice, d'hostilité haineuse contre l'homme ?....

J'en sais une, dont ce fut le jeu cruel et patient d'empoisonner lentement une existence belle, toute dévouée à l'art, de réduire à l'impuissance une âme courageuse, confiante, féconde. Et c'est la mienne !....

Pourquoi je l'épousai ?.... Ma foi, je ne m'en souviens plus. On nous mit en présence une fois, deux fois, plusieurs.... puis on m'obséda, on me traqua, on me rendit la vie insupportable jusqu'au moment où, pour avoir la paix, je cédai. Cela s'appelle : "faire un mariage, faire des heureux...."

D'ailleurs on avait réussi à me persuader que je l'aimais. En effet, quoique fadasse, la demoiselle avec ses yeux baissés, ses mains croisées modestement, ses cheveux en tresses, son air calme et froid, faisait une petite Vierge, acceptable en somme.... tu sais, une de ces Allemandes du quinzième.... il y en a de si jolies !

* *

Me voilà donc, après le mariage, voyageant avec elle à travers l'Europe, tâchant de lui ouvrir l'esprit.... Ah ! dame ! elle ne vibrait pas précisément.... Devant des spectacles qui m'arrachaient des cris d'admiration, d'enthousiasme, elle vous sortait une petite phrase, bien propre, bien nette, bien froide, comme elle avait pris, sans doute, l'habitude d'en fignoler dans ses narrations de pensionnaire ; et puis voilà... fini !.... Et dans la belle eau bleuâtre des lacs qui reflètent les glaciers, elle regardait si ses cheveux n'étaient pas dérangés. Mais de l'enthousiasme, quand il y en a pour un.... Je ne faisais pas d'économies. Bref ! je rentrai à Paris, pas trop découragé encore.

Et je me remis à peindre. Il y avait longtemps que le furieux, l'impatient désir m'en brûlait les doigts, que je salissais des coins de nappe d'hôtel avec des allumettes noircies. Car j'oublie de te dire qu'elle m'avait demandé de ne pas travailler pendant notre voyage. J'aurais dû me méfier !...

Je passais des journées, des journées enchantées, là haut dans mon atelier, à couvrir de la toile du matin au soir : il me venait tant d'idées, tant de souvenirs à noter.... J'en avais la fièvre !.... Et puis, ce fut le tour de mon *Salon* que je préparai.... Dame je ne voyais pas beaucoup ma femme, pendant la journée.. Il m'arrivait même de l'oublier !

Parfois, vers le soir, elle me faisait l'honneur d'une visite à mon atelier. Elle arrivait, avec son ouvrage, s'asseyait sur le divan, regardait ; pinçait les lèvres.... comme cela.... Et rien, pas un mot, jamais un mot, ni de louange, ni de blâme !.... Moi, tu sais, la pêche aux compliments, ce n'est pas mon fort.... Je ne demandai rien, mais tout de même, à la longue, ce mutisme m'agaçait, m'inquiétait, me blessait.... Que pouvait-elle bien penser de moi, de mon talent ?....

Voilà qui n'offrait guère d'intérêt !.... hein ?.... Parbleu !.... D'autant que je lui connaissais un goût tout à fait misérable et mesquin, une intelligence étroite, égoïste, incapable de s'élargir, de se hausser jamais jusqu'aux beautés suprêmes, pour elle inaccessibles, de l'art.

Mais j'ai toujours eu des tendances à la défiance, au doute, même à ce dégoût de soi-même et de son œuvre qui nous guette tous, si fatalement, à certains instants de lassitude, de détente nerveuse. J'ai toujours eu besoin d'une atmosphère de confiance, besoin d'encouragements.

Enfin, bref, le silence de ma femme....ça me grignotait....

Quand je la voyais entrer dans mon atelier, mon cœur se serrait d'une inexprimable sensation de malaise.. Je ne pouvais plus travailler ; je me retournais à chaque instant ; je me sentais du mépris dans le dos.... comme un de ces froids courants d'air qui vous gèlent.... Oh ! ces lèvres closes !.... toujours closes, avec leur mauvais petit rictus que je revois encore... que je n'oublierai jamais.. jamais !...

Et un jour enfin, par malheur, elles se sont ouvertes, ces lèvres, ces détestables lèvres....

* *

Se venais de finir mon *Salon*, de le finir sans cette chère sensation d'allégresse, de délivrance et d'orgueil à la fois, qui nous paye, en une fois, de tous les efforts, de toutes les dépenses d'âme, de tous les tourments qu'une œuvre nous coûta. Ma femme ne m'en avait pas encore dit un mot.... A la fin, avec un rire moqueur, cachant mal mon anxiété, je me décidai à l'interroger.

Ses lèvres se desserrèrent, enfin :

—Puisque tu me demandes.... Je n'aime pas cela !.... répondit-elle tranquillement avec un froid regard.

Je m'attendais à une telle réponse. Et pourtant l'effet qu'elle produisit sur moi.... non, je ne saurais le définir !....

—Et pourquoi !.... pourquoi ? balbutiai-je.

—Parce que cela ne me plait pas ! répondit-elle avec la même tranquillité catégorique, les yeux baissés sur son ouvrage.

En effet, cela suffisait.

Alors, je la pris par la main et je la conduisis devant chacune des toiles que j'avais là. Et devant chacune elle secoua la tête, du même mouvement satisfait et obstiné : non, elle n'aimait pas celle-là.... ni celle-là.... ni aucune !.... Quand ce fut fini, je m'aperçus dans la glace, pâle comme un mort.

Alors, avec cette espèce de calme effroyable que donne la colère rentrée, je la saisis doucement aux épaules et je la poussai hors de l'atelier, en lui défendant d'y rentrer jamais. Elle ne se fâcha même pas. Car elle savait bien que, renvoyée, elle y demeurait quand même, malgré moi, malgré mes efforts pour la bannir, elle et ses lèvres closes en leur détestable moue, elle et ses hochements de tête insultants, négateurs obstinés, stupidement obstinés, de mon talent. Et jamais, en effet, je ne l'ai chassée, je ne suis parvenu désormais à la chasser.

Le mal du Doute qui couvait en moi, depuis longtemps, éclata brusquement avec une intensité extraordinaire.

Mon tableau eut au *Salon* un grand succès. Ma petite réputation s'affermit. Mais cela ne me releva pas. Des amis vinrent m'affirmer, cordialement leur admiration. Des critiques écrivirent de chauds articles. Mais cela ne me releva pas.

Que m'importaient toutes ces approbations, puisque, maintenant, stupidement buté devant un ridicule obstacle, je n'en souhaitais—et avec quelle folle convoitise, exaspéré par l'impuissance de mon effort—je n'en souhaitais plus qu'une, la seule qui me fût rigoureusement, obstinément refusée.

Ah ! belle spontanéité de jadis, travail facile et fécond !.... Hélas ! maintenant, je ne donnais plus un coup de pinceau sans m'arrêter sitôt pour le critiquer, embarrassé d'objections nouvelles, inattendues, insurmontables. Je n'avais plus avec mon œuvre de ces rapports directs, immédiats, enivrants, de ces tête-à-tête pleins d'extase qui suivent les bonnes séances, fertiles ; elle ne se rattachait plus à moi par ces liens de filiation indestructibles et si vivaces.

Entre elle et moi, dans les meilleurs moments, je trouvais brusquement, dressée devant moi, la silhouette de ma femme ; et derrière elle, une infinité d'autres silhouettes qui semblaient ses ombres multipliées, répétaient son hochement de tête méprisant.... La foule à laquelle jamais je n'avais songé, la foule vague, la foule des inconnus, sur laquelle on n'a pas de prises, je m'épouvantais de la sentir là, derrière moi. Et cédant à un malaise irraisonné, je laissais tomber mes pinceaux, ma palette !.... J'avais perdu la voie ; je m'égarais à travers ronces.... Ah ! quelles douloureuses ronces où je laissais chaque jour un lambeau de ma chair, un lambeau de mon cœur.... Si tu savais comme j'ai souffert !.....

* *

Et un jour, je forçai ma femme de remonter à cet atelier, d'où je l'avais bannie. J'avais brossé, en hâte, quelques unes de ces natures mortes, de ces scènes à pendants, orgueil, ornement des salons bourgeois, qui sûrement devaient enchanter son mauvais goût. Avec quel battement de cœur je la mis en présence de ces chefs-d'œuvre !.... Eh bien ! non, mon ami, non.... Devant ces toiles, comme devant les autres, elle secoua sa mauvaise petite tête. Et je restai atterré.

Alors je fis une dernière tentative imbécile, désespérée. J'essayai de lui élargir l'esprit, de force,—avec un coin, de l'obliger à comprendre l'art, à me comprendre, moi !.... J'y tâchai patiemment, avec une obstination passionnée, durant de longues semaines. Je lui exposai des théories,—moi qui les abhorre !—tandis qu'elle m'écoutait, me regardant de ses fixes et froides pupilles où pas une lueur d'intelligence ne s'allumait soudain.

Je lui fis lire des livres, des traités d'esthétique ; je la conduisis en des musées. J'essayai de rendre prisonnière de certaines opinions qu'elle énonçait, de certaines concessions qu'il lui fallait me faire ; je cherchai à lui voler son acquiescement, par surprise, en des raisonnements compliqués. Mais toujours au dernier terme, avec un rire singulier, elle s'arrêtait, se dérobait soudain.

Je la mis en rapport avec des amis qui lui vantèrent mon talent, lui disent tout ce qu'on attendait de moi. Elle les écoutait parler, puis souriait d'une conviction déterminée, inébranlable : tous les autres, mes maîtres, mes rivaux, mes émules, elle voulait bien les admettre, les reconnaître..... tous !.... excepté moi !....

Inutile de dire, n'est-ce pas, que je perdis ma peine et que j'échouai radicalement..... Mais avec son prodigieux instinct de malfaisante, elle retint de ces lectures et de ces conversations, elle distingua en tout ce fatras de mots et d'idées, qu'elle ne comprenait pas, ce qui pouvait me toucher directement et me nuire. Désormais elle ajouta à son éternel et identique : "Je n'aime pas cela !" des motifs, des raisons, des bribes d'arguments puisés, çà et là, dans les livres ou dans nos paroles. Et comment l'expliquer ? par quel méchant hasard ? Ce furent précisément les seuls plausibles, les seuls capables de m'inquiéter. Mon découragement parla distinctement par sa bouche. Elle se servit des armes que je lui avais données pour m'achever !....

Parfois je m'emportais contre elle, furieusement. Mais alors elle ouvrait ses bras d'un air innocent, disait hypocritement, avec une joie dissimulée : "Que faire, mon pauvre ami ?.... Puis-je me contraindre à l'admiration ?.... Pourquoi tant vous soucier de mes opinions, puisque vous les méprisez ?"

* *

Pouvais-je la contraindre en effet ?.... Et tout ce qu'elle me disait me semblait si juste, si raisonnable, en vérité, et je m'apparaissais à moi même si exigeant, si illogique, si intolérablement odieux, que, maté, la colère tombée, je m'affalais mornement en quelque fauteuil, sans dire mot. Elle triomphait alors, avec modestie.

Le pis est que je n'avais rien à lui reprocher. En dehors de son incompréhension si néfaste, elle se montrait bonne épouse, bonne mère, dévouée, courageuse, pleine de vertus domestiques. Seulement, elle m'étranglait tout doucement de ses mains débiles et scélérates.

Et voilà, ce fut fini. Je rentrai de moins en moins en mon atelier où, dans un coin, poudreuses et sinistres, s'entassaient les ébauches, les toiles inachevées, dont j'avais remords. Un jour, je fermai la porte à clé ; et depuis elle ne s'est pas rouverte !....

Voilà mon histoire !.... Elle est drôle, hein ?.... Fameusement drôle !....

Et il éclata de rire, d'un long rire qui pleurait.

Bizarreries de l'Orthographe.

Voici quelques-unes de ces bizarreries qui causent tant d'embarras aux étrangers qui veulent se familiariser avec la langue française :

Les poules du couvent couvent.
Mes fils ont cassé mes fils.
Il est de l'Est.
Cet homme est fier, peut-on s'y fier ?
Nous éditions de belles éditions.
Nous relations ces relations intéressantes.
Nous acceptions ces diverses acceptions.
Nous inspections les inspections elles-mêmes.
Nous exceptions ces exceptions.
Je suis content qu'ils content cette histoire.
Il convient qu'ils convient leurs amis.
Ils ont un caractère violent ; ils violent leurs promesses.
Ils expédient leurs lettres : c'est un bon expédient.
Nos intentions sont que nous intentions ce procès.
Ils négligent leurs devoirs : je suis moins négligent.
Ils résident à la Nouvelle-Orléans chez le résident d'une colonie étrangère.
Les cuisiniers excellent à faire ce mets excellent.
Les poissons affluent à un affluent etc.

L'égalité aux Etats-Unis.

Une loi américaine vient de fixer une hauteur maxima pour les maisons, dans tous les Etats Unis : cette hauteur limitée est de soixante mètres, ce qui est déjà assez gentil : par exemple, les hôtels et maisons de rapport ne pourront avoir que cinquante mètres.

Les Américains de certaines villes sont contrariés de cette décapitation de leurs maisons : car, chez eux, il n'est pas rare d'habiter au quatorzième étage, et l'on connaît, à Philadelphie, une maison qui a quatre-vingt-quinze mètres de hauteur.

Que son ascendant serait-on tenté de s'écrier, en pressant le bouton de l'ascenseur

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

UNE

ANGLAISE A PARIS

EN 1791.

On vient de publier à Londres, une série de lettres écrites, durant les dernières années du dix-huitième siècle, par une jeune fille, Maria-Josepha Holroyd, qui devait devenir ensuite, sous le nom de lady Stanley of Alderley, une des personnes les plus considérables de la société anglaise. Mais au moment où elle écrivait ces lettres, adressées pour la plupart à une tante qui était en même temps son amie, Maria n'était encore qu'une enfant insouciante et vive, et peu de correspondance ont un charme aussi fort de naïve fraîcheur.

J'aurais aimé à pouvoir citer, par exemple, le délicieux tableau que fait la jeune fille de la vie de famille à Sheffield place, dans le comté de Sussex, où son père, John Baker Holroyd, premier lord Sheffield, avait créé une ferme modèle et s'occupait à mettre en pratique les théories agricoles qu'il exposait dans ses livres. C'était, lui aussi, un type bien curieux : homme politique, pamphlétaire, économiste, fermier, et pardessus sus tout cela l'ami et le confident intime du grand historien Gibbon, le plus parfait écrivain de la littérature anglaise du dix-huitième siècle, et l'un des Anglais les plus *excentriques* qu'il y ait eu jamais. Mais ni la vie de famille des Holroyd à Sheffield place, ni les détails que contiennent les lettres de Maria sur Gibbon et d'autres écrivains de ce temps, rien de tout cela n'offre pour nous autant d'intérêt que le récit d'un voyage fait par la jeune fille et son père en juillet 1791, dans le but précisément de voir Gibbon à Lausanne, où il s'était retiré.

Longtemps on avait hésité à entreprendre le voyage. On avait peur de traverser la France, d'où les plus terribles nouvelles arrivaient tous les jours. Mais Maria et sa mère avaient en raison des alarmes du père, et l'on était parti. A Dieppe, toute la famille avait acheté des cocardes tricolores, "le peuple ayant reçu permission de fonetter toutes les dames qui n'en portaient pas". Mais, en arrivant à Paris, Maria s'aperçut que les dames s'arrangeaient fort bien de n'en point porter, ce qui lui donna un peu de honte de sa crédulité. Personne, d'ailleurs, sur le chemin de Dieppe à Paris, ne chercha la moindre querelle à nos voyageurs, ce qui ne laissa pas de les étonner. Ils louèrent des chambres à l'hôtel de l'Université, dans le faubourg Saint-Germain.

Le soir même de leur arrivée des amis anglais, venus dîner avec eux, leur racontèrent qu'ils avaient vu ramener Louis XVI, après la malheureuse aventure de Varennes. "Ça été, nous disent-il, un véritable triomphe. Jamais la populace n'avait encore manifesté une joie aussi vive, qu'en apprenant que le roi avait été rattrapé. Papa a demandé, à l'une des servantes de l'auberge où nous avons dîné, ce qu'on avait fait du roi, pour voir ce qu'elle répondrait. Elle nous a dit : "Oh ! mon Dieu ! on l'a bien enfermé, il n'échappera plus." Mais le plaisir qu'elle montrait à cette pensée, je ne puis vous en donner une idée... M. Anderson nous dit que Paris est divisé en quatre partis : l'*Aristocrate enragé*, partisan d'une obéissance passive au pouvoir royal ; l'*Aristocrate*, qui demande un roi avec des pouvoirs limités ; le *Démocrate*, qui désire le maintien de la Constitution présente ; et le *Démocrate enragé*, qui veut la République."

Quelques jours après, Maria assiste à une grande fête, l'apothéose de Voltaire : "Les aristocrates, écrit-elle, ont répandu dans toute la ville des avis, annonçant que la fête était ajournée. Et comme il pleuvait très fort, la chose a paru très vraisemblable.... Aussi nous étions-nous résignées malgré tout notre désappointement, et avions-nous commencé à nous dévêtir, lorsqu'on vint nous annoncer que le *convoi était en marche*. Nous nous sommes rhabillées en hâte, et à une heure nous arrivions chez Mme de Villette, la nièce de Voltaire, qui nous avait invitées à voir la cérémonie de ses fenêtres. Elle demeure sur le quai Voltaire, presque en face du pont Royal, et d'ailleurs à deux pas de chez nous. C'est l'aimable M. Decretot qui nous a procuré l'entrée de la maison, qui est aujourd'hui de toutes les maisons de Paris la plus à désirer : premièrement parce que c'est la maison où Voltaire mourut ; secondement parce que le convoi s'arrêtait et chantait des hymnes à l'honneur de saint Voltaire, devant cette maison ; troisièmement parce que la maison était pleine d'enragés et d'enragés très curieux à voir, et, quatrièmement, parce que Mme de Villette devait joindre le convoi avec une suite de dix-huit femmes. Nous étions vêtues, suivant l'avis qu'on nous en avait donné, en robes blanches, avec une ceinture bleue où était brodée l'image de Voltaire sur un char recevant de la Gloire une couronne de l'aurier, en vue de l'église Sainte Geneviève, car c'est dans cette église qu'allaient être déposées ses cendres. D'une heure à quatre, tout détachement de garde nationale, toute dame dans son carrrosse, quiconque passait sur le quai nous paraissait devoir enfin être Voltaire ; et c'est à quatre heures seulement qu'on nous dit que le départ du cortège avait été retardé par la pluie, et que nous aurions à attendre au moins trois heures encore. Jamais, je n'ai vu, jamais je n'aurais pu rêver rien de plus fou que cette cérémonie. On était parti des ruines de la Bastille, où l'on avait chanté un hymne à la liberté. En tête de la procession venaient des dragons, que suivait un régiment de petits garçons nouvellement créé : aucun ne doit avoir plus de seize ans. Puis venaient des députations des académies, etc., et derrière elles un buste doré de Voltaire, sur une chaise. Ce buste fat déposé devant la maison où nous étions. Un homme le couronna d'une couronne de roses et le baisa sur le front. Puis Mme de Villette enleva cette première couronne et la remplaça par une autre, en feuilles de laurier, après quoi elle s'abattit sur le pavé, devant le buste, fit mine de pleurer, le baisa et revint près de nous. Son enfant, une petite fille d'environ cinq ans, se livra alors à son tour aux mêmes cérémonies.... Un groupe de poissardes, dont on me dit qu'elles ont joué un rôle capital dans la grande Révolution, avaient revêtu pour la fête un costume des plus singuliers, parfaitement amphibie, car on ne pouvait reconnaître si c'étaient des hommes ou des femmes. Elles portaient des corsages féminins, mais, par dessus, une veste avec des épaulettes. J'étais absolument sûre que c'étaient des hommes. Nous vîmes ensuite un [illegible] géologique, traîné par douze beaux chevaux gris. On chanta un hymne en deux en l'honneur du héros du jour, accompagnés par l'orchestre de l'Opéra, qui est inférieur à la plus mauvaise de nos musiques de régiment anglaises... Mme de Villette, avec ses dix-huit dames, a suivi le char. C'est une personne très aimable et d'une figure très élégante. Elle était vêtue d'une tunique de crêpe, avec une ceinture comme les nôtres, mais en noir et blanc ; sur la tête, une couronne de roses, où se trouvait le ruban qui avait servi, douze ans auparavant, à la couronne placée en grande pompe sur la tête de Voltaire. Toute sa suite était également en blanc, avec des couronnes de roses, à l'exception des Calas, qui étaient en grand deuil.... A la fin du cortège venaient vingt-quatre députés et un régiment de vétérans, vêtus comme Henri IV dans ses portraits, avec une écharpe et une plume blanche au chapeau. Ce qui est extraordinaire en eux, c'est que, loin d'être attachés aux vieux principes, comme on pourrait supposer, ce sont les plus farcenés des révolutionnaires.... Vous ne pouvez rien imaginer qui égale les transports avec lesquels les dames lançaient des guirlandes de feuilles et de fleurs sur La Fayette, sur les statues de Voltaire et de [illegible] Tout cela [illegible] entièrement [illegible] faite [illegible] maîtres [illegible] âge, je dirais que c'était même plus qu'enfantin."

Il y a encore, dans ces lettres de Maria Holroyd, bien d'autres petits tableaux de ce genre.

En ménage :

Monsieur.—Au revoir, ma chérie.... si je ne pouvais absolument pas rentrer pour dîner, je t'enverrais un petit bleu....

Madame.—Ne te dérange pas, mon ami, je suis prévenue, je viens justement de le trouver dans ta poche ton petit bleu.

Nos enfants :

LE PÈRE.—Voyons, Marion, fais-tu des progrès en arithmétique ?.... Suppose que deux petits garçons sont ensemble et qu'il en arrive un troisième.... Qu'est-ce que ça fait ?....

MARION, *sans hésiter*.—Ça fait une bataille, pardi !....

On lit sur l'enseigne d'un marchand de vins :

Excellent vin du Roussillon légitime

Nous voilà renseigné, légitime, de par la loi, étant le contraire de naturel....

Bonnes langues.

Mme X....—Est-ce que vous croyez ce qu'on raconte sur Mlle Z....?....

Mlle Y....—[illegible]